

*Ex Oriente Scacci.*

**L'origine indienne du jeu des échecs  
d'après João de Barros et Pedro Teixeira**

Vasco Resende \*  
CHAM – FCSH-UNL/UAç

L'origine du jeu d'échecs a longtemps été un sujet de discussion académique, mais l'idée selon laquelle les échecs ont été inventés en Inde est aujourd'hui profondément ancrée dans la culture occidentale. Pourtant, ce ne fut pas toujours le cas. Au Moyen Âge, une tradition littéraire, qui connut une large diffusion en Europe, marqua les esprits pendant plusieurs siècles, évoquant une vague origine babylonienne en référence à un roi mentionné dans la Bible. S'inspirant des récits persans se rapportant à l'époque sassanide, João de Barros fut, au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, le premier auteur à exposer au public occidental l'origine indienne des échecs, suivi de Pedro Teixeira, dont un chapitre de ses *Relaciones*, publiées en espagnol à Anvers en 1610, se basait en partie sur la même source orientale et revenait sur la thématique, confortant ainsi la thèse diffusée par son prédécesseur. Même si leurs efforts ne tombèrent pas complètement dans l'oubli, ces deux chroniqueurs portugais ne sont pas connus des historiens des échecs actuels<sup>1</sup>, et l'auteur de la synthèse la plus récente sur le sujet<sup>2</sup> ignore leur contribution, soutenant que le premier écrivain européen à créditer l'Inde de l'origine des échecs fut l'orientaliste britannique Thomas

---

\* Post-Doc Fellow – Fundação para a Ciência e a Tecnologia/Ministério da Educação e Ciência.

<sup>1</sup> A l'exception du regretté Dagoberto Markl, dont l'article sur l'histoire des échecs dans le Portugal du XVI<sup>e</sup> siècle reste une étude de référence (Markl 1996).

<sup>2</sup> Cazaux 2009, 52.

Hyde, professeur d'arabe et d'hébreu à Oxford, qui en 1694 publiait dans son *De ludis orientalibus* une large étude consacrée aux sources échiquiennes arabes.

Malgré un débat séculaire sur la question, les origines des échecs demeurent d'une certaine façon un thème dont on ne sait que très peu de choses. Un élément reste certain: il faut commencer par l'Iran sassanide, où les premières preuves documentaires sur son introduction au VI<sup>e</sup> siècle évoquent une invention indienne. Longtemps des documents en sanskrit tenus pour être très anciens faisaient remonter l'existence du jeu aux premiers temps de l'ère chrétienne. Mais l'évolution de la recherche a démontré qu'il s'agissait en fait d'écrits beaucoup plus tardifs et qui de plus restaient trop vagues pour que l'on puisse les mettre en rapport concrètement avec les échecs<sup>3</sup>. Le plus ancien récit sur l'origine des échecs – le *Wizārišn ī Čatrang ud Nihišn ī Nēw-Ardaḥšīr* (“Explication du *čatrang* et invention du *nard* [l'ancêtre du backgammon]”)<sup>4</sup>, dont la rédaction date très probablement de l'époque sassanide finissante, raconte comment Ḥusraw I<sup>er</sup> (Chosroès I<sup>er</sup>, r. 5831-579) reçut d'un souverain indien le jeu des échecs – *čatrang* – mais sans que ses règles ne lui soient expliquées. Un sage nommé Wuzurgmihr ī Buḥtagān (le Buzurgmihr ou Buzurḡmihr des textes de l'époque islamique)<sup>5</sup> répond alors au défi et découvre la signification de chacune des pièces et leur rôle dans le jeu. Même si le récit semble de toute évidence fictionnel, étymologiquement parlant le nom employé pour désigner le jeu dérive très certainement du sanskrit *caturaṅga* («qui a quatre membres»), un terme se référant explicitement aux divisions des armées indiennes: infanterie, cavalerie, chars et éléphants. Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons dater avec certitude la pratique des échecs en Perse avant la conquête musulmane<sup>6</sup>. D'ailleurs, c'est exactement avec les Arabes que nous commen-

<sup>3</sup> Eales 1985, 27-31; Cazaux 2009, 24-32.

<sup>4</sup> Daryaei 2002, 298-312; Daryaei 2010, 23-58.

<sup>5</sup> Christensen 1930.

<sup>6</sup> Utas 2011.

çons à avoir quantité d'informations sur le jeu, ses règles et stratégie, puisqu'ils en deviendront de fins connaisseurs dès les premiers temps de la dynastie 'abbāsside, une période de multiples transferts culturels de provenance iranienne<sup>7</sup>. Le *čatrang* s'appelle alors *šatranġ* et l'expansion musulmane vers l'Occident se chargera de sa diffusion à travers le bassin méditerranéen.

Importés du Moyen-Orient durant le haut Moyen Âge, les échecs émergent en Europe à partir de trois zones géographiques de contact – la péninsule Ibérique, le sud de l'Italie et la Grèce (l'empire byzantin). Leur diffusion en Occident fut relativement lente, et malgré quelques mentions ambiguës dans la documentation de l'époque carolingienne et certaines découvertes archéologiques en Scandinavie, il semble que le jeu n'ait commencé à être véritablement pratiqué en Europe chrétienne qu'à partir du XI<sup>e</sup> siècle<sup>8</sup>. Les premières mentions documentaires aux échecs proviennent des pays de l'Europe du sud, s'agissant surtout de références où l'on souligne la rareté de ce jeu. Il est donc impossible de connaître avec certitude les chemins de sa diffusion à travers le continent et tout semble indiquer à cette période la popularité assez restreinte des échecs pratiqués surtout par la haute noblesse. Ainsi les mêmes documents témoignent du fait que les échecs ont été en Europe occidentale un jeu éminemment associé à l'aristocratie et aux milieux courtois, même si d'aucuns ont cru voir sa pratique élargie à tous les segments de la société<sup>9</sup>.

Ceci n'entre pas en contradiction avec les origines mêmes du *čatrang* qui, selon plusieurs récits mythiques d'origine persane, aurait été créé par un savant à l'attention d'un roi et dont la complexité des règles et des mouvements des pièces aurait très tôt été associée en

---

<sup>7</sup> Rosenthal 1997, 366; Utas 2011.

<sup>8</sup> Mehl 1990, 117.

<sup>9</sup> «Pour l'époque féodale, le nombre des pièces mises au jour par les archéologues laisse à penser que l'on jouait vraiment beaucoup aux échecs, en tous lieux et dans toutes les classes sociales [...] Malgré les surlectures et les identifications abusives, il est néanmoins patent qu'à partir du XII<sup>e</sup> siècle les Occidentaux jouent beaucoup aux échecs, du haut en bas de l'échelle sociale. Les images montrent toujours des rois, des princes, des chevaliers ou de nobles dames en train de s'adonner à ce jeu, mais l'archéologie nous apprend que l'on y joue aussi dans les tavernes, dans les postes de garnison, dans les monastères, à l'université et sur les navires» (Pastoureau 1990, 52 et 54). Cf. Mehl 1990, 115.

Perse à l’acquisition de *frahang*, un terme moyen-perse qui peut se traduire à la fois par “éducation”, “civisme” et “culture” et qui évoque un concept proche de la *paideia* grecque<sup>10</sup>. En effet, à côté d’autres loisirs comme la chasse, le polo et le *nard*, le jeu des échecs faisait partie des activités que les livres didactiques à destination des jeunes aristocrates de la Perse sassanide – le genre de *andarz*<sup>11</sup> – encourageaient<sup>12</sup>. Plus important encore, au-delà de l’aspect récréatif de ce jeu, le caractère symbolique de l’affrontement sur l’échiquier simulant les défis futurs rencontrés au cours de leur vie, faisait aussi partie de la formation des courtisans sassanides et servait probablement à leur inculquer des principes éthiques et pratiques<sup>13</sup>. Ce sont ces mêmes thèmes associés aux échecs que l’on retrouvera par ailleurs dans les Miroirs de Princes européens de la fin du Moyen Âge et de la Renaissance.

Le jeu des échecs est introduit en Espagne au IX<sup>e</sup> siècle par le musicien Ziryāb ou par un autre émigré irakien contemporain<sup>14</sup>, à un moment où les premiers livres techniques sur les échecs sont rédigés en Orient. Au vu de cette importation relativement précoce, il n’est pas surprenant que les différentes appellations péninsulaires de ce jeu aient un rapport plus direct avec sa désignation orientale. En effet, les mots *xadrez* (en portugais, ou *enxedrez* dans sa forme historique) et *ajedrez* (en castillan) sont les seuls termes européens – avec le grec *zatrikion* (ζατρίκιον), variante ancienne remplacée ensuite par le vocable *skáki* (σκάκι) – à avoir gardé le nom du jeu à partir de sa forme arabe – *šatranj*<sup>15</sup>. Le fait que les premiers traités d’échecs occi-

<sup>10</sup> Daryae 2002, 283; Daryae 2010, 4-5.

<sup>11</sup> Shaked 2011.

<sup>12</sup> Ces activités physiques et sportives étaient couramment pratiquées à la cour perse et correspondaient à une tradition remontant à l’époque achéménide selon laquelle le roi devait démontrer sa prouesse personnelle, preuve de son aptitude à régner. Les souverains sassanides se consacraient ainsi à la célébration de leurs capacités physiques et intellectuelles de façon très ritualisée et presque théâtrale, souvent à des fins de propagande (Canepa 2009, 174; Christensen 1944, 416).

<sup>13</sup> Daryae 2002, 295; Daryae 2009, 120.

<sup>14</sup> Lévi-Provençal 1953, 443.

<sup>15</sup> Par contre, le catalan a adopté le terme *escacs* qui, pareillement à *échecs*, *scacchi* (italien), *chess* (anglais) et *schach* (allemand), vient du mot persan *šāh*, par le biais de l’arabe *šayḥ*, et qui dans le jeu veut aussi indiquer la mise en péril de la pièce du Roi.

dentaires soient apparus sur le sol ibérique n'est donc pas l'oeuvre du hasard. Dès le XIII<sup>e</sup> siècle, le roi Alfonso X le Sage commanda la réalisation du *Livro de juegos*, un ouvrage magnifiquement illustré et dont la partie concernant les échecs rassemblait une collection de nombreux problèmes échiqués inspirés de sources arabes<sup>16</sup>. Le catalan Francesch Vicent fut l'auteur du premier traité technique imprimé sur les échecs – le *Libre dels jochs partits dels schachs en nombre de 100* –, publié à Valence en 1495, un incunable dont malheureusement nous ne possédons plus aucun exemplaire<sup>17</sup>. Deux années plus tard, sortait des presses *La repetición de amores e arte de axedrez con CL iuegos de partido* à Salamanque, où sont pour la première fois mentionnées les nouvelles règles du jeu qui correspondent d'une façon générale aux normes des échecs modernes. Enfin, paraît à Rome, en 1512, un livre intitulé *Questo libro e da imparare giocare a scachi et de le partite* écrit par un Portugais natif d'Odemira du nom de Damiano (peut-être Damião?) et qui connut un succès incroyable en Europe, réédité sept fois tout au long du XVI<sup>e</sup> siècle, puis traduit en français et en anglais<sup>18</sup>.

Même si nous ne possédons que des renseignements relativement épars au sujet de l'histoire des échecs au Portugal, tout nous amène à croire qu'il s'agissait d'un jeu très pratiqué à la cour, et en particulier par les souverains eux-mêmes. Les premières mentions portugaises aux échecs remontent aux XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles et concernent les souverains ou les princes de la maison royale dans le contexte des *Echez amoureux*, thématique amplement développée dans la littérature courtoise de l'époque médiévale<sup>19</sup>. Au début du XV<sup>e</sup> siècle, le premier roi de la dynastie d'Aviz, João I<sup>er</sup> (r. 1385-1433), écrit que les échecs étaient un jeu créé par les Anciens (*antigos*) qui associait l'exercice militaire au divertissement<sup>20</sup>. Selon le témoignage du chroniqueur Garcia de Resende, le roi João II (r. 1481-1495) à la fin de sa vie avait pour habi-

---

<sup>16</sup> Musser Golladay 2007.

<sup>17</sup> Garzón 2001.

<sup>18</sup> Faria 1977, 345-346, 364-368.

<sup>19</sup> Markl 1996, 92-93.

<sup>20</sup> João I<sup>er</sup> 1918, 8.

tude de jouer aux échecs après le déjeuner, obéissant aux directives de ses médecins qui lui déconseillaient la sieste. Il était devenu tellement dépendant de cette pratique quotidienne qu'un jour, alors qu'il voyageait vers l'Algarve, on envoya par erreur son damier à l'avance avec son lit, ce qui le mit hors de lui<sup>21</sup>.

Son successeur, Manuel I<sup>er</sup> le Fortuné (r. 1495-1521), semble avoir été encore plus friand des échecs. Non seulement l'inventaire de sa garde-robe enregistrait deux jeux – l'un originaire d'Inde, composé de pièces en ivoire auquel manquaient une Reine et un pion, et un deuxième ensemble de vingt-neuf pièces en jaspe groupées dans une boîte en forme de livre<sup>22</sup> – mais nous savons aussi que le souverain avait pour habitude de jouer aux échecs devant Dom Jorge de Lancastre, lorsque celui-ci était malade, afin de le distraire<sup>23</sup>. Une histoire curieuse concernant la cour du Fortuné nous est racontée par Baldassare Castiglione dans son *Livre du Courtisan*, qui évoque un singe originaire d'Inde sachant jouer aux échecs et ayant même vaincu à deux reprises un gentilhomme en présence du roi<sup>24</sup>. Il s'agit bien sûr d'une anecdote peu crédible sur laquelle nous n'avons aucun indice documentaire certifiant de son authenticité, mais le récit de Castiglione a le mérite de caractériser les pièces d'échecs habituellement utilisées au Portugal, ces dernières se révélant d'une taille considérable.

La popularité du jeu à la cour lusitanienne ne semble pas avoir diminué, puisque quelques décennies plus tard, à l'époque du roi Sebastião (r. 1557-1578) – qui, dit-on, aimait particulièrement les échecs<sup>25</sup> – la capitale devient la scène d'un affrontement entre deux joueurs de renom: l'Italien Giovanni Leonardo da Cutro – surnommé *il Puttino* («le petit jeune») et récent vainqueur de l'Espagnol Ruy López lors d'une partie jouée à la cour de Philippe II – et un champion

<sup>21</sup> Resende 1994, chap. 201, 435.

<sup>22</sup> Viterbo 1903, 68; Freire 1904, 413-414.

<sup>23</sup> Saraiva 1978, 60-61.

<sup>24</sup> Castiglione 1585, liv. II, 277-279. Pour d'autres anecdotes au sujet de singes joueurs d'échecs, voir Gay 1864, 272-273.

<sup>25</sup> Salvio 1634, 30.

local dont nous ignorons le nom mais qui serait d'origine musulmane ou morisque, d'où la désignation que lui donne Salvio – *il Moro* – dans sa biographie de Leonardo. Le *Puttino* remporta la plupart des parties jouées pendant deux jours, ce qui remplit le roi Sebastião de satisfaction puisqu'il n'appréciait pas la façon hautaine dont le Maure jugeait les autres compétiteurs. En récompense de sa victoire, le souverain lui fit cadeau d'objets précieux et lui donna le titre de Chevalier Errant parce que «à l'image des chevaliers d'autre-temps, il battait ses rivaux et humiliait les arrogants»<sup>26</sup>.

Toutefois, même hors des centres de pouvoir, le jeu semble avoir connu une certaine diffusion et les échecs ont probablement constitué un passe-temps estimé de la petite noblesse portugaise. Au-delà de la chasse aux loups et de son amour pour l'alto (*viola d'arco*), le poète Francisco de Sá de Miranda (1481-1558) aurait aussi apprécié particulièrement les échecs, bien plus que tout autre type de jeu<sup>27</sup>. Dans l'inventaire des biens laissés à la mort d'un propriétaire terrien de l'Alentejo en 1565 figurait, dans la liste patrimoniale qui semble concerner une maisonnée rurale relativement aisée, «un échiquier avec ses pièces»<sup>28</sup>.

Dans tous les cas, les échecs demeuraient très certainement un jeu prisé des couches les plus favorisées de la société. Ce confinement social pourrait s'expliquer par sa complexité et le nombre assez impressionnant de combinaisons rendu possible par les mouvements de ses pièces<sup>29</sup>. Dans certains milieux, les échecs n'étaient pas considérés comme une activité entièrement recommandable, même en tant que passe-temps. Au cours du Moyen Âge, les autorités politiques et religieuses européennes les avaient interdits, surtout à cause du recours, dans certaines variantes des échecs, au jet de dés établissant ainsi un parallèle avec les jeux de hasard et dont l'usage était de ce fait cano-

---

<sup>26</sup> Salvio 1634, 34; Chicco et Rosino 1990, 102.

<sup>27</sup> «jugava o taboleiro, & nenhum outro jogo» (“Vida do Doutor Francisco de Sá de Miranda...”, in Miranda 1677, non-pag.) Cf. Vasconcellos 1865, xxv.

<sup>28</sup> «Um tavoleiro d'emxadrez com seus trebelhos» (Pereira 1888, 17).

<sup>29</sup> Eales 1985, 58.

niquement condamné<sup>30</sup>. L'interdit sera toutefois progressivement levé durant le bas Moyen Âge<sup>31</sup>. Mais même au début du xvii<sup>e</sup> siècle, par exemple, et pour des raisons complètement différentes, les jésuites le déconseillaient à leurs étudiants, dans la mesure où ce jeu constituait un exercice “fatigant” et contraire au principe même de la récréation<sup>32</sup>, une vision partagée par Jacques VI d’Ecosse, futur Jacques I<sup>er</sup> d’Angleterre, dans son *Basilikon Doron*<sup>33</sup>. Mais l’une des critiques les plus véhémentes formulée contre les échecs fut celle de Michel Montaigne selon qui, s’ajoutait à l’absence de distraction – «il n’est pas assez jeu» – la frivolité<sup>34</sup>.

Malgré l’évidente conception première des échecs comme représentation d’un affrontement belliqueux, leur développement en Occident transformera lentement l’essence primordiale du jeu pour refléter bientôt la société médiévale elle-même, comme en témoignent les changements de noms et de représentations figuratives de certaines pièces – principalement avec l’institution de la Dame remplaçant le *wazīr* (“vizir”) arabe et la transformation du *fil* en “Auphin”, puis Fou (ou Evêque dans d’autres pays). A la fois passe-temps à caractère ludique et métaphore de l’activité militaire sur le damier, les échecs permettaient à merveille d’illustrer beaucoup d’autres facettes des activités humaines, comme la politique et la diplomatie.

La comédie *A Game at Chess* de Thomas Middleton, une allégorie morale en forme de satire politique, présente les différentes pièces d’échecs qui constituent les personnages de l’intrigue, la Maison Blanche représentant la monarchie britannique, et la Noire l’espagnole. Montée pour la première fois en 1622, cette pièce de théâtre rencontre un succès phénoménal et reste sur scène pendant neuf jours, jouant toujours complet, jusqu’à ce que Jacques I<sup>er</sup> ordonne la fin des représentations et ouvre une enquête pour déterminer les responsabilités

<sup>30</sup> Pour une discussion sur l’utilisation de dés aux échecs, voir par exemple Mehl 1990, 119-120.

<sup>31</sup> Eales 1985, 59-60. Pour une liste des interdictions des échecs à travers les siècles, voir Shenk 2007, 7.

<sup>32</sup> Braga 1895, 391.

<sup>33</sup> Jacques I<sup>er</sup> 1599, 148-149. Trad. franc. Jacques I<sup>er</sup> 1603, 242.

<sup>34</sup> Montaigne 1595, liv. I, chap. L, 193.

de chacun<sup>35</sup>. Même si certains détails formels de la pièce – comme le fait qu’une couleur ne puisse pas avoir dans ses rangs trois Evêques (Fous) – témoignent des libertés prises avec les règles fondamentales du jeu en les sacrifiant au nom de la structure dramaturgique de l’intrigue, *A Game at Chess* démontre les capacités de son auteur à insérer au cœur du discours littéraire des notions échiquéennes assez techniques, comme le “mat découvert”. Ceci nous permet de penser que Middleton portait un intérêt au jeu d’échecs dépassant son seul aspect ludique, l’auteur n’hésitant pas en outre à s’en servir comme métaphore dramatique pour ses textes<sup>36</sup>.

D’autre part, les échecs se prêtaient facilement à des analogies avec la réalité historique non seulement sur le plan politico-diplomatique mais aussi en termes moraux, et cela depuis le Moyen Âge. Le recours

---

<sup>35</sup> L’intrigue tourne autour des négociations concernant le mariage entre le prince de Galles (le futur Charles I<sup>er</sup>) et l’infante Maria, sœur de Philippe IV, un projet d’alliance dynastique – connu en Angleterre sous le nom de *Spanish match* – sur fond d’arrangements stratégiques internationaux mais qui ne verra pourtant jamais le jour. De fait, outre l’aubaine financière que constituait pour l’Angleterre l’importante dot de l’infante, l’un des enjeux des négociations était de s’assurer le soutien de la Couronne espagnole pour restituer au gendre de Jacques I<sup>er</sup> les territoires du Palatinat d’où il avait été chassé par l’oncle du roi espagnol, Ferdinand II du Saint-Empire. Dans un effet collatéral de la révolte de la Bohême (1618), qui déclencha la première phase de la guerre de Trente Ans, Frédéric V, Electeur palatin, avait en effet été choisi par l’aristocratie majoritairement protestante pour remplacer sur le trône bohémien l’archiduc Ferdinand (élu quelques mois plus tard empereur) dont la politique ouvertement anti-réformiste était crainte par plus d’un dans le pays. Mais après une défaite écrasante à la bataille de la Montagne Blanche (1620), Frédéric perd son nouveau royaume ainsi que son propre Palatinat qui tombe entre les mains des Habsbourgs. Contraint de fuir vers La Haye, il cherche dès lors à récupérer sa couronne en exil. En 1623, le prince de Galles et le duc de Buckingham partent incognito pour Madrid en mission secrète afin de faire pression sur la négociation des conditions de l’alliance matrimoniale avec l’infante. Mais déçu face aux multiples difficultés créées par les Ibériques, le futur Charles I<sup>er</sup> finit par rejoindre l’Angleterre, choisissant alors de soutenir le mécontentement populaire qui s’exprimait vis-à-vis de la stratégie pro-espagnole menée par son père. Cf. Croft 2003, 105 et ss. Dans *A Game at Chess* l’intrigue suit à peu près l’histoire de ces négociations malgré une première partie aux tonalités ouvertement anti-jésuites où l’on assiste à la tentative de séduction du pion de la Reine Blanche – la Vierge Blanche – par deux pions noirs. Dans la partie la plus longue du texte, le Cavalier Noir – censé représenter Gondomar, l’ancien ambassadeur espagnol à la cour anglaise – essaie d’attirer les mouvements de deux pièces de la Maison Blanche, le Cavalier – le prince Charles – et son compagnon le Duc – Buckingham – vers le bord opposé de l’échiquier. Les Blancs sortent évidemment vainqueurs de la partie (Middleton 2007, 1779-1824, 1830-1885).

Plus que les mésaventures du prince de Galles à Madrid, *A Game at Chess* célèbre, en fin de comptes, le triomphe de la faction anti-papiste à un moment où le gros de la population britannique exprime un rejet intransigeant des ouvertures de Jacques I<sup>er</sup> à l’égard des catholiques dans le royaume; ceci explique très probablement le succès populaire des représentations de la dernière pièce de Middleton sur la scène londonienne. Cf. O’Callaghan 2009, 154-172.

<sup>36</sup> Middleton utilisera aussi la métaphore échiquéenne dans une autre pièce, *Women beware Women* (O’Callaghan 2009, 126-128).

à la métaphore échiquéenne resta d'actualité à travers les siècles et dans l'ouvrage habituellement considéré comme le grand best-seller de l'édition portugaise du XVI<sup>e</sup> siècle, l'*Imagem da vida cristã* du Frère Heitor Pinto, qui n'hésite pas à s'en servir pour mieux exprimer l'inévitabilité de la mort en dehors de toute différenciation sociale.

«Bem que em quãto dura a vida hũs tem mays valia antre os homẽs, outros menos, mas na morte todos são igoaes. No jogo do enxadrez ha diuersas peças, rey, roque, piães, & outras muitas, & em quanto dura o jogo hũas valem mays, outras menos, mas o jogo acabado todas as peças sam misturadas com as outras sem differença, & igoalmẽte metidas no sacco dos trebelhos, & como os mores pesão mais, elles sam os que pela mòr parte se vão primeiro ao fundo : Bem assim em quanto dura esta vida, hũs sam de mays alto tomo & excellente lustro que outros, hũs sam principes outros vassalos, hũs fidalgos outros piães, mas acabada a vida todos sam tornados em terra sem differença, & igoalmente metidos nesse sacco da sepultura, & ainda te digo que os mays poderosos esses sam os que peruentura darãm mays asinha cõsigo no inferno pera sempre...»<sup>37</sup>

Cette idée faisant des échecs une image métaphorique de la vie et de l'égalité des hommes devant la mort a été formulée pour la première fois au XIII<sup>e</sup> siècle par le franciscain Jean de Galles dans son *Commu- niloquium*<sup>38</sup>, et fut très souvent reprise au cours des siècles suivants.

<sup>37</sup> Pinto 1563, *Dialogo da Lembrança da Morte*, chap. IV, 431<sup>r-v</sup>. Trad. franc.: «Bien que durant la vie les vns soyent de plus grand prix & valeur entre les hommes, & autres moins, mais en la mort tous sont egaux. Au ieu des eschets y a plusieurs pieces, A sçauoir, Roy, Royne, rocs, pions, & plusieurs autres, & autant que dure le ieu, les vns valent plus & les autres moins, mais le ieu paracheué, toutes les pieces sont meslees les vnes avec les autres, sans aucune difference, & egalement toutes mises à la boëtte du damier. Et comme les plus grandes poisent plus, elles aussi s'en vôt plustost au fonds. Semblablement tant que dure ceste vie, les vns sont de plus grand aloy & excellent lustre que les autres, les vns Princes, les autres vassaux, les vns Gentils hommes, les autres roturiers, mais estant la vie finie, tous sont renuersez en terre sans aucune exceptiõ é difference, & egalement iettez dans la boëtte de sepulture. Et ie te dis d'auantage (õ mon enfant) que les plus puissans, ce sont ceux qui paraduature yrõt plus roide en enfer pour tousiours-mais» (Pinto 1603, 266<sup>r-v</sup>).

<sup>38</sup> Cf. Murray 1913, 529-536, 559-561; Thorndyke 1931, 461-465; Chessoles 1995, 197-200.

Cervantes, par exemple, n'hésita pas à l'utiliser lorsque Sancho Panza fait part à Dom Quixote de ses considérations au sujet des différents rôles que les hommes jouent dans la vie<sup>39</sup>. L'auteur a peut-être été influencé par l'édition des *Emblemas Morales* de Covarrubias, parue quelques années auparavant, et où ce dernier accompagne l'emblème 23 de la devise française «Rois & pyons dens [sic] le sac son eguaux», son épigramme établissant la comparaison entre le rangement des pièces d'échecs et l'inéluctabilité de la mort<sup>40</sup>.

Le recours à l'échiquier comme instrument d'allégorie moralisante a été particulièrement développé au XIII<sup>e</sup> siècle lorsqu'un moine dominicain de Lombardie, Jacques de Cessoles, rédigea un traité mettant en parallèle le jeu d'échecs avec l'ordre social médiéval. Le *Liber de moribus hominum et officiis nobilium super ludo scacchorum* ("Livre des moeurs des hommes et des fonctions des nobles sur le jeu des échecs") fut largement diffusé dans l'Europe occidentale du Moyen Âge finissant – on dénombre autour de quatre-vingt manuscrits du texte original latin seul –, ayant été traduit en plusieurs langues vernaculaires et imprimé dès la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle<sup>41</sup>. Dans ce texte, chacune des pièces de l'échiquier est présentée bien plus selon son symbolisme social que son mouvement précis sur le damier. En fait, l'oeuvre de Cessoles n'est absolument pas un manuel d'échecs mais tout simplement un prétexte pour établir un ordre sociétal: le recours à la comparaison avec le jeu vise à structurer tout un ensemble d'*exempla* médiévaux, et c'est peut-être là que se trouve l'originalité de ce recueil servant des objectifs essentiellement moraux et non ludiques. Toutefois, le lecteur devait avoir une connaissance minimale des règles et de l'organisation des échecs pour pouvoir comprendre l'étendue et la portée de l'allégorie.

---

<sup>39</sup> «[...] como aquella [comparación] del juego del ajedrez, que mientras dura el juego cada pieza tiene su particular oficio, y en acabándose el juego todas se mezclan, jentan y barajan, y dan con ellas en una bolsa, que es como dar con la vida en la sepultura» (Cervantes 2008, II<sup>e</sup> partie, chap. XII, 631-632).

<sup>40</sup> Covarrubias Orozco 1610, 23<sup>r</sup>; Cull 1992. Notons que cette devise est directement inspirée des emblémistes français Guillaume de La Perrière (La Perrière 1539, embl. 27) et Gilles Corrozet (Corrozet 1540, D iij<sup>v</sup>). Cf. Badel 1990; Bouzy 1993.

<sup>41</sup> Cessoles 1999, 84-85. Voir aussi Wilkinson 1943b, 47-55.

L'œuvre de Jacques de Cessoles joua un rôle déterminant dans la rédaction des *Miroirs de Princes* – sorte de manuels de pédagogie politique destinés à l'éducation des jeunes souverains<sup>42</sup> –, et en particulier pour ceux des Britanniques Thomas Hoccleve<sup>43</sup> et Sir Thomas Elyot. Ce dernier, par exemple, indique clairement qu'au-delà de l'exercice de l'esprit et de la mémoire favorisé par la pratique des échecs, il est conseillé de connaître les "échecs moralisés" et de tenir compte de leurs jugements<sup>44</sup>.

L'insertion des thèmes échiqués dans les *Miroirs de Princes* apparaît, du reste, assez naturelle, compte tenu du fait que l'échiquier imitait la structure et le fonctionnement de toute une société et non uniquement les mouvements d'une armée en campagne. Connu depuis le haut Moyen Âge, ce genre de textes normatifs s'employait à compiler tout un ensemble de préceptes éthiques utiles à l'administration d'un État, et le recours aux échecs pour mieux illustrer un principe de gouvernement n'était pas rare. L'enjeu par excellence de ce type de texte était de pouvoir apprendre les principes de la bonne direction d'un État, et les échecs avaient alors l'avantage de mettre en évidence d'une façon très claire le lien essentiel qui s'établissait entre un gouvernant et ses sujets. De ce point de vue, l'échiquier retranspose les relations entre les autorités et le peuple, servant aussi à exposer une organisation sociale où chaque catégorie de la population a une valeur intrinsèque et une fonction précise à accomplir. Le jeu obéit à un certain nombre de règles, à l'image d'une société humaine. Le souverain doit décider de l'adoption de mesures morales et politiques qui peuvent avoir un coût matériel et humain, de la même façon que les combinaisons échiquées répondent d'une stratégie où parfois le sacrifice de certaines pièces s'avère absolument nécessaire. Le fait

---

<sup>42</sup> Buescu 1996, 30 et ss.

<sup>43</sup> Perkins 2001, 90 et ss.

<sup>44</sup> «The chesse of all games, wherin is no bodily exercise is mooste to be cōmended: for therin is right subtile engine: wherby the wytte is made more sharpe, and remembrāce quickened. And it is the more cōmendable and also commodious, if the players have radde the moralization of the chesse, and whan they playe do thinke vpon hit: which bokes be in englisshe. But they be very scarce, by cause fewe men do seeke in plaies for vertue or wisdom» (Elyot 531, 97<sup>v</sup>-98<sup>r</sup>).

que le Roi ait, aux échecs, une liberté de mouvements assez restreinte ne pouvait qu'impressionner les esprits, étant donné la façon dont cette pièce, malgré son importance primordiale dans le jeu, dépendait directement de l'action des autres pièces. D'autre part, tous les joueurs d'échecs expérimentés savent combien les pions constituent l'épine dorsale de l'attaque, et cela en dépit de leur faible valeur matérielle.

L'association des origines du jeu d'échecs à ce type de source littéraire n'est pas exclusive à l'Europe occidentale. Nous avons déjà évoqué le rôle de ce jeu dans les textes de *andarz* en Perse antique et, dans le monde islamique, la littérature du genre *Naṣīḥat al-mulūk* ("recommandation aux rois") n'est pas étrangère aux comparaisons entre la gouvernance et l'échiquier, l'action du souverain reposant sur l'aide apportée par son entourage<sup>45</sup>. La pratique des échecs était d'une façon générale tolérée par les juristes, mais sous certaines conditions, dans la mesure où il fallait absolument écarter toute association avec les jeux d'argent (*qimār*), formellement interdits par le Coran. Dans le fameux *Qābūs-nāma*, par exemple, Kāy Kā'ūs b. Iskandar décrit le comportement adéquat à suivre en jouant aux échecs, qui doivent rester un passe-temps occasionnel plus qu'une habitude et qui ne doivent en aucun cas être stimulés par l'intérêt pécuniaire<sup>46</sup>.

Mais l'œuvre de Jacques de Cessoles constitua également une source importante pour la production littéraire européenne du Moyen Âge et de toute la période de la Renaissance en raison de l'histoire des origines des échecs qu'elle véhicule. Ainsi, le moine dominicain ouvre son livre par le récit de la création du jeu par le philosophe Xerxes au temps du roi chaldéen Awil-Marduk. Par cette invention, il cherchait ainsi à enseigner au souverain, qui se comportait de manière tyrannique à l'égard de son peuple, la meilleure façon de gouverner l'État<sup>47</sup>. Nous ne connaissons pas la source qui a inspiré Cessoles pour situer

---

<sup>45</sup> Yavari 2008, 50. Pour un autre cas mentionnant le jeu des échecs dans un Miroir de Prince musulman, voir Alvi 1989, 90. Sur les Miroirs de Princes islamiques en général, voir Lambton 1980, VI; Fouchécour 2009, 357-367.

<sup>46</sup> Kāy Kā'ūs 1886, 136-137. Cf. Rosenthal 1975, 37-40, 88-90.

<sup>47</sup> Cory 1828, 35-36. Par contre, dans la tradition biblique, le portrait de ce souverain est présenté de façon plus positive. Cf. Rogers 1901, 354-355.

son allégorie dans la Babylone de l'époque chaldéenne, mais le récit de l'origine des échecs a certainement influencé beaucoup d'auteurs par la suite; et même si d'autres légendes circulaient toujours, la tradition cessoilienne devint le canon du genre. Prenons l'exemple de Francisco de Monçon qui, dans son *Libro segũdo d[e]l Espeio del perfecto principe christiano* – rédigé vers 1545 et resté manuscrit –, reprend l'histoire de Xerxes et d'Awil-Marduk alors que dans un ouvrage antérieur, le même auteur rapporte une autre tradition attribuant l'invention des échecs à Palamedes durant le siège de Troie<sup>48</sup>.

Même s'il ne cite pas directement l'auteur du *Liber de moribus*, le chroniqueur portugais João de Barros n'ignorait pas la thèse babylonienne, puisqu'il déclare vouloir ajouter un autre auteur à la liste établie par Polydore Vergil, dont l'ouvrage *De rerum inventoribus* avait consigné la version de Cessoles<sup>49</sup>. Particulièrement séduit par les vertus pédagogiques des passe-temps à caractère ludique, et au vu de l'analogie des échecs avec la structure de gouvernement d'un État, il songeait à adapter la Politique aristotélique à ce jeu<sup>50</sup>. Le fait que le chroniqueur fasse à plusieurs reprises référence aux échecs dans ses ouvrages<sup>51</sup> et en particulier, comme nous allons le voir, dans son *Ásia*, témoigne d'un intérêt indéniable pour ce jeu.

L'événement auquel se rapporte Barros dans le quatrième chapitre de sa *Década II* paraît à première vue complètement secondaire par rapport à l'*excursus* théorique que le chroniqueur consacre par la suite à la thématique des échecs. A l'arrivée des Portugais à Malacca en 1509, le fils d'un riche marchand de la ville monte à bord de la nef commandée par le capitaine Diogo Lopes de Sequeira (futur gouverneur de l'Inde) et trouve celui-ci en train de jouer aux échecs. Barros

<sup>48</sup> Buescu 1996, 127, 197, 313 n.357.

<sup>49</sup> «[...] por darmos mais hũ auctor ao liuro de Apolydoro Virgilio que tratou dos inventores das cousas» (Barros 1553, liv. IV, chap. 4, 55<sup>v</sup>. Cf. Vergil 2002, liv. II, chap. 13, § 11, 279.

<sup>50</sup> Il avait déjà écrit un livre traitant de l'Éthique d'Aristote sous forme de jeu – Barros 1540a –, et ambitionnait encore de transformer l'Économique en jeu de cartes. Barros 1553, liv. IV, chap. 4, fol. 56r.

<sup>51</sup> Dans sa *Grammatica*, par exemple, il compare l'organisation des échecs avec ses deux Rois à la structure grammaticale des langues, qui comportent un nom et un verbe (Barros 1540b, 2<sup>r</sup>). Dans sa *Ropica Pnema*, Barros fait écho à la leçon des échecs moralisés de Jean de Galles: «E o inocente cuida que dando com tôdolos trebelhos na bolsa da hora da morte, fica tudo arrependido» (Barros 1983, II, 50).

consacre alors les paragraphes suivants de ce chapitre à expliquer les origines du jeu.

Cet épisode constitue une des rares preuves de la pratique des échecs comme passe-temps à bord des bateaux qui effectuaient la liaison maritime entre le Portugal et les Indes. Mais nous disposons également d'autres indices qui nous amènent à penser que le jeu était connu des navires de la *Carreira da Índia*. En 1593, se trouvaient parmi les articles récupérés du naufrage de la nef S. Alberto au large de la côte du Natal, au lieu dit de Penedo das Fontes (l'actuel Kwaaihoek, en République sud-africaine), des pièces d'échecs qui seront à deux reprises présentées aux populations autochtones par les Portugais échoués, lors de leur périple par voie terrestre pour rejoindre la forteresse de Mozambique<sup>52</sup>. On sait par ailleurs que lors du voyage des premiers ambassadeurs japonais en Europe, en 1584, ceux-ci passèrent le temps à bord du navire qui les emmenait au Portugal en jouant aux échecs<sup>53</sup>.

S'inspirant d'un ouvrage persan intitulé simplement *Tarigh* (déformation du mot d'origine arabe *ta'riḥ*, «Histoire») <sup>54</sup>, et qui était un résumé de l'histoire de la Perse jusqu'à la conquête musulmane, Barros débute son récit par deux anecdotes sur la vie de Nūšīrwān le Juste<sup>55</sup> – Ḥusraw I<sup>er</sup>: l'épisode de la maison de la femme âgée à l'intérieur du palais royal, et l'histoire du garçon qui jeta une pierre à un chien. Il nous serait difficile d'identifier cet ouvrage persan à partir de ce que Barros a laissé dans sa chronique. Ces deux récits sont des exemples des anecdotes que l'on retrouve dans de nombreux textes traitant de la vie de Ḥusraw, initiateur de grandes réformes administratives, fiscales et militaires dans la Perse sassanide, et qui constituent des

---

<sup>52</sup> Lavanha 1736, 245 et 260.

<sup>53</sup> «Na varanda, que era capaz, se recreavão hūs cō os outros, praticando, tangendo, e aggradavalhe desenfadaremse com o enxadrez» (Fróis 1942, 24).

<sup>54</sup> Soulignons à ce propos que dans la première édition de la *Década II* de Barros, que nous utilisons, le titre de l'ouvrage a été imprimé avec l'orthographe *Tarigh*, tandis que certaines rééditions postérieures de l'*Ásia*, probablement dû à une lecture défailante de la majuscule initiale, donnent incorrectement *Larigh*.

<sup>55</sup> Anūšīrwān, "l'âme immortelle". Il est connu pour son sens aigu de la justice et la tradition nous a laissé plusieurs histoires concernant son jugement éclairé.

lieux communs faisant écho à des traditions populaires à son sujet, surtout à l'époque islamique<sup>56</sup>. Toutefois, nous ne sommes pas complètement dépourvus d'indices puisque Pedro Teixeira, auteur portugais dont il sera question plus tard, notera dans le prologue de ses *Relaciones* que João de Barros avait mentionné dans les *Décadas* le «chroniqueur Mirkond»<sup>57</sup>. Mais examinons la chose plus en détail.

On retrouve, en effet, les deux récits mentionnés *supra* dans le célèbre livre de l'historien Muḥammad b. Ḥwāndšāh b. Maḥmūd Mīrḥwānd, *Rawḍat al-ṣafā fi sīrat al-anbiyā' wa 'l-mulūk wa 'l-ḥulafā'* («Jardin de la pureté dans la vie des prophètes, rois et califes»)<sup>58</sup>, connu aussi sous le titre *Ta'rīḥ-i Mīrḥwānd*. Contrairement à l'*Ásia* de Barros, les deux épisodes n'ont pas été associés dans cet ouvrage et l'histoire de la maison de la vieille femme est racontée de façon légèrement différente. Néanmoins, on serait tenté de reconnaître la plume de Mīrḥwānd dans la chronique de l'écrivain portugais, surtout parce que la *Rawḍat al-ṣafā* fut le livre qui inspira Pedro Teixeira pendant l'écriture de ses *Relaciones*. Quant aux petites différences entre les deux épisodes racontés dans l'*Ásia* par rapport à Mīrḥwānd, il faut les relativiser: il s'agit très probablement du travail littéraire de João de Barros sur le texte, afin de permettre une meilleure transition vers le sujet de l'introduction du jeu d'échecs en Perse en tant que reflet d'un souverain particulièrement sage et «humaniste».

Nous avancerons d'autres raisons qui peuvent étayer plus encore cette hypothèse. La première concerne la structure de l'ouvrage consulté: Barros décrit ce dernier comme un «résumé de tous les rois de Perse jusqu'au temps où les Arabes l'ont assujettie avec leur secte de Mahomet»<sup>59</sup>, ce qui correspond *grosso modo* aux limites chronologiques du premier volume de la *Rawḍat al-ṣafā*. L'autre raison découle d'une simple supposition: s'il a existé un livre sur l'histoire des

<sup>56</sup> Christensen 1944, 374 et ss.; Frye 1983a, 330; Frye 1983b, 161; Fouchécour 2009, 38-40.

<sup>57</sup> «De aqueste Cronista Mirkond, haze mencion en sus decadas el nuestro portuges Iuan de Bayrros, però por falta de interprete no nos dio más noticia del que el nombre» (Teixeira 1610, «Al lector», non-pag.).

<sup>58</sup> Silvestre de Sacy 1793, 383 et 385; Mīrḥwānd 1892, 386 et 387.

<sup>59</sup> «[...] o qual é hum sumario de todollos reyes que foram na Persia, te um certo tempo que os Arabios com sua secta de Mafamede a sobjugaram» (Barros 1553, liv. IV, chap. 4, 55<sup>v</sup>).

anciens rois de Perse ayant connu une grande popularité et un certain prestige au cours des siècles dans le monde iranien, il s'agit bien de l'ouvrage de Mīrḥ<sup>w</sup>ānd<sup>60</sup>.

Toutefois, la partie du chapitre qui concerne plus directement l'invention du jeu des échecs ne semble pas directement inspirée de la lecture de la *Rawḍat al-ṣafā*, malgré le fait qu'elle situe l'apparition du jeu en Perse à l'époque de Nūšīrwān.

«E como com esta e outras obras de tanta justiça que este Rei fazia em seu tempo tinha grande fama per toda a Asia, e sobre a virtude natural tinha outra parte adquerida que era dctrina de letras, por razam das quaes amaua os doctos nellas: concorriam a elle muytos philosophos. Entre os quaas [sic] veo hum chamado Acuz Farlu que lhe trouxe o jogo do enxedrez, nam com tantas peças como nos vsamos, somente com aquellas que cõuinham ao numero dos magistrados com que naquellas partes se regem as republicas: querendo elle representar nestas peças o gouerno de hũ reino em modo politico, donde o jogo ficou em vso e o tempo foy depois acrescentando e diminuindo peças, esquecendo a theorica que este philosopho queria plantar no animo daquelles que gouernam.»<sup>61</sup>

Ce passage de la *Década II* nous permet de comprendre que le chroniqueur portugais ne suit pas directement Mīrḥ<sup>w</sup>ānd. Ce dernier, contrairement à Barros, indique bel et bien la provenance indienne des échecs et sa diffusion en Perse dans une partie de son récit précédant le sous-chapitre consacré à Buzurgmihr<sup>62</sup>. Dans Barros, non seulement le nom du créateur du jeu apparaît sous une forme méconnaissable – *Acuz Farlu* – mais il n'identifie pas non plus son origine: il dit tout simplement que, durant le règne de Nūšīrwān, séduits par l'amour des

<sup>60</sup> Cf. Browne 1928, 431-433.

<sup>61</sup> Barros 1553, liv. IV, chap. 4, 56<sup>r</sup>.

<sup>62</sup> Silvestre de Sacy 1793, 376; Mīrḥ<sup>w</sup>ānd 1892, 381. Ajoutons que cette partie du récit, où Mīrḥ<sup>w</sup>ānd associe l'introduction des échecs en Perse à d'autres importations indiennes, comme le livre *Kalīla wa Dimna* (aussi connu sous le titre de *Fables de Bīdpāy*) et une teinture pour les cheveux appelée *hindī*, est très probablement empruntée à al-Maṣ'ūdī. Cf. Maṣ'ūdī 1864, 203.

belles lettres démontré par ce souverain, arrivèrent en Perse nombre de sages venus de toute l'Asie, et parmi eux ce "philosophe" au nom obscur. Toutefois, il est fort possible que Barros se réfère par le terme d'Asie au sous-continent indien. Notons, par ailleurs, que l'invention des échecs est automatiquement située dans un cadre au caractère institutionnel: les pièces correspondaient originellement au nombre de "magistrats" responsables de la direction des "républiques" de ces contrées, et l'échiquier était censé représenter le gouvernement d'un royaume "en mode politique". Avec le temps, la composition des pièces aurait changé et l'intention initiale du philosophe persan aurait été oubliée.

Il est difficile d'identifier la source dont s'est servi Barros pour cette partie concrète de son récit. Mais on note cependant une parenté indiscutable avec la tradition divulguée par le traité de Cessoles, dans la mesure où la création des échecs est clairement associée à une démonstration figurée d'une structure sociétale – dans ce cas précis, celle de l'administration impériale sassanide – à l'intention d'un roi. Le caractère belliqueux original du jeu est ainsi clairement absent, et en se focalisant sur l'interprétation du rôle des différentes pièces selon une logique de gouvernement plutôt que militaire suggère, pour cette partie du récit, la consultation d'une source européenne et non orientale. S'il ne s'agit pas directement du texte de Cessoles, Barros a pu s'inspirer d'un autre auteur appartenant à la même tradition. Quoi qu'il en soit, le caractère original du travail du chroniqueur portugais reste indéniable en insérant sa vision de l'histoire de l'invention des échecs dans une tradition orientale qui fait remonter l'introduction du jeu en Perse à l'époque de Ḥusraw I<sup>er</sup>.

Encore à propos de l'histoire "orientale" des échecs, Barros mentionne avoir lu en outre une biographie de Tīmūr Barlās – plus connu sous le nom de Tīmūr Lang (Tamerlan) – également «en langue persane» et dont le chroniqueur terminait alors la traduction en portugais, selon ses propres termes. De nouveau, Barros ne livre point de renseignements quant à la paternité littéraire de sa source. De sa lecture, il reprend un épisode inscrit dans la tradition et évoquant

l'intérêt du souverain turco-mongol pour ce jeu<sup>63</sup>. Tīmūr jouait ainsi aux échecs lorsqu'il apprit la naissance de son fils. Comme il venait d'accomplir un coup particulièrement réussi contre son adversaire, le souverain turco-mongol décida de donner au nouveau-né le nom de la combinaison échiquéenne: Šāhruḥ.<sup>64</sup> Au même moment, arriva à la cour du souverain turco-mongol un messenger l'informant de l'achèvement de la construction d'une ville sur les plaines, au-delà du fleuve Sīr Daryā (Jaxartes, Sīḥūn), et Tīmūr décida de donner à la nouvelle cité le nom de Šāhruḥiyya<sup>65</sup>. Cette anecdote fut premièrement consignée dans le livre d'Ibn 'Arabšāh, *Ağā'ib al-maqdūr fī nawā'ib Tīmūr* («Merveilles du destin dans les aventures de Tīmūr»), un auteur particulièrement intéressé par les échecs<sup>66</sup>. Cette tradition fut ensuite reprise par d'autres auteurs, parmi lesquels Mīrḥwānd, dont le sixième volume de sa *Rawḍat al-ṣafā* fut consacré à la biographie de Tīmūr Lang et de ses successeurs. Ce fut probablement cet ouvrage qui inspira à Barros le récit légendaire de la naissance de Šāhruḥ<sup>67</sup>.

Selon Barros, la position particulière qui, selon cette tradition, aurait donné son nom au quatrième fils de Tīmūr, correspond à la mise en échec du Roi par la Tour<sup>68</sup>. Par ailleurs, le chroniqueur, s'appuyant uniquement sur les apports de la linguistique, critique la désignation

---

<sup>63</sup> Un autre témoignage du plaisir que Tamerlan attachait aux échecs est celui d'Antonio Monserrate (Monserrate 1922, xxix-xxx). Les échecs sont associés aux événements clés de la vie de Tīmūr dans les biographies fictionnelles du souverain turco-mongol qui fleurirent dans l'Asie Centrale du xviii<sup>e</sup> siècle (Sela 2011, 83 *et passim*).

<sup>64</sup> L'historien byzantin Doukas raconte le même événement mais à un moment différent de la vie de Tīmūr. Selon lui, le souverain et son fils étaient en train de jouer aux échecs sous leur tente lorsque le sultan ottoman Bāyazīd I<sup>er</sup> est ramené captif. Comme son fils venait de le mettre en échec avec un *šāh-ruḥ*, Tīmūr décida de le surnommer selon cette même expression, en souvenir de ce moment glorieux (Doukas 1975, 94; Murray 1913, 204 n. 54)

<sup>65</sup> Il s'agit en effet de la ville de Banākat ou Pinākat, qui était tombée en ruines après la conquête mongole du début du xiii<sup>e</sup> siècle jusqu'à ce que Tīmūr la fasse reconstruire en 1392, soit quinze ans après la naissance de Šāhruḥ.

<sup>66</sup> Ibn 'Arabšāh. 1936, 47; Murray 1913, 204.

<sup>67</sup> Cf. Bouvat 1927, 97.

<sup>68</sup> Barros 1553, liv. IV, chap. 4, fol. 56r. D'autres orientalistes comme Thomas Hyde ou Barthélemy d'Herbelot (Herbelot 1697, 770) interprétèrent cette expression de la même manière. Mais une autre explication échiquéenne peut être envisagée dans la mesure où ce coup en lui-même n'a rien d'extraordinaire. Dans ce cas, le *šāh-ruḥ* serait un mouvement exécuté par une pièce quelconque qui attaquerait simultanément le Roi (*šāh*) et la Tour (*ruḥ*) de l'adversaire, dans une position que l'on appelle généralement en langage échiquéen "fourchette" (Forbes 1860, 128-131; Murray 1913, 225).

utilisée par les Portugais pour signifier “échec et mat” à savoir *xaque*, qui constitue une déformation du terme originel persan, *šāhmāt*<sup>69</sup>. A l’instar du nom du jeu même dans certaines langues européennes, l’intitulé de la position mettant un Roi en “échec” arrive par la voie arabe. Ainsi *šāh* devient facilement *šayḥ* (“cheik”). En outre, les Portugais employaient, au XVI<sup>e</sup> siècle et même ultérieurement, le terme *xaque* (*xeque*, en portugais moderne) pour désigner le Roi menacé et *xamate* ou *xaque-mate* pour le coup ultime<sup>70</sup>. C’est exactement sur cette ambivalence entre le *xaque*, pièce des échecs, et le *xaque*, titre honorifique musulman, que joue Diogo do Couto, le successeur de Barros dans la narration de la geste lusitanienne en Orient, dans sa *Década IX*, pour désigner le nombre successif de tuteurs durant la jeunesse de Maḥmūd, sultan du Guḡarāt: «E de xaque em xaque, como o Rey de Xadrés, andava o pobre moço ora nas mãos de hum, ora nas de outros dos tutores.»<sup>71</sup>

Quelques mots encore pour commenter un passage de Barros au sujet de certaines pièces. Le chroniqueur écrit posséder un jeu d’échecs en ivoire de facture indienne<sup>72</sup>, où «le Roi est sur un éléphant et la Tour (*roque*) à cheval.»<sup>73</sup> Cette référence, qui peut paraître à première vue assez étonnante, n’est pas unique. Les pièces d’un jeu provenant de Surat et dont l’orientaliste anglais Thomas Hyde publia le dessin dans son ouvrage montre un Roi monté sur un pachiderme et la Tour représentée par un individu chevauchant un dromadaire, comme nous

<sup>69</sup> Cf. Dozy & Engelmann 1869, 352.

<sup>70</sup> Bluteau 1721, 610; Silva 1789, 538; Hyde 1694, 148; Dozy & Engelmann 1869, 352. Ajoutons, accessoirement, que Jean Nicot, ambassadeur de France au Portugal et auteur du premier dictionnaire de français, identifie, pour l’entrée réservée au mot «Eschec», son origine orientale tout en le citant selon la transcription portugaise et en donnant un exemple assez familier aux connaisseurs de l’histoire de l’expansion lusitanienne en Orient: «Est un mot descendu de cestuy morisque *Xéque* (qu’il conuient prononcer s’il estoit escrit *Scheque*) qui vaut autant que seigneur, Roy, Prince, comme *Xéque Ismaël*» (Nicot 1606, 246).

<sup>71</sup> Couto 1786, chap. 13, 64. Pour un autre exemple de l’emploi du terme *xaque* dans un contexte littéraire, voir Lobo 1619, 3<sup>e</sup>.

<sup>72</sup> A Cambay, le travail de l’ivoire est réputé et Duarte Barbosa mentionne la grande quantité d’ivoire utilisée pour plusieurs travaux artistiques détaillés comme la fabrication de “jeux d’échecs”, entre autres (Barbosa 1989, 46).

<sup>73</sup> Barros 1553, liv. IV, chap. 4, 56<sup>r</sup>.

pouvons le constater à travers l'image qui accompagne notre étude<sup>74</sup>. Ceci mérite un commentaire pour aider à mieux comprendre ce que Barros décrit.

L'évolution des pièces d'échecs au cours des siècles et selon les régions fut tout sauf homogène, non seulement à cause des différents moments au cours desquels le jeu a voyagé en dehors de son foyer civilisationnel d'origine, c'est à dire le monde indo-persan, mais aussi en raison des différentes interprétations que l'on a données aux figures représentées et au nom identifiant chacune d'entre elles selon les pays. Autre facteur important qui rend difficile une connaissance plus sûre de l'histoire des échecs est le nombre réduit de renseignements sur les premiers temps suivant leur invention et le fait que les pièces les plus anciennes, que nous pouvons vraisemblablement identifier comme appartenant au jeu d'échecs, ne datent qu'à partir du VII<sup>e</sup> siècle; avant cette période, nous ne pouvons nous fier qu'à des renseignements isolés dans la documentation écrite. Une des raisons qui expliquent les représentations variées de ces pièces renvoie au vecteur ayant le plus contribué à la diffusion des échecs à travers le monde: l'expansion musulmane. En effet, l'islam interdisant toute représentation figurative de personnes et animaux, les personnages échiquiens vont se transformer en pièces de forme abstraite reconnaissables à des caractéristiques minimales héritées des formes originelles persanes, mais qui ne sont guère identifiables autrement que par les appellations qui leur sont associées<sup>75</sup>.

Sans doute la pièce la plus problématique de l'ensemble est-elle la Tour. Si l'on se rapporte à ce que l'on connaît des anciens échecs indiens, le *caturaṅga* se jouerait avec le Roi et les représentants des quatre divisions militaires de l'époque – soldat à pied, cheval, éléphant et navire (*nawkā*), mais il semble qu'ensuite cette dernière pièce ait été remplacée par le Char (*ratha*)<sup>76</sup>. A son arrivée en Perse sassanide,

---

<sup>74</sup> Hyde 1694, 137.

<sup>75</sup> Sur l'évolution des pièces d'échecs, voir Wilkinson 1943a; Wilkinson 1968; Contadini 1995.

<sup>76</sup> Daryaei 2002, 282. Ajoutons que, à partir du XII<sup>e</sup> siècle, la Tour est représentée par une pièce en forme de navire dans les échiquiers russes (Linder 1994, 71).

le jeu est quoi qu'il en soit modifié dans son organisation mais l'identification des pièces restent inchangée, avec cette particularité toutefois que le mot *ruh* n'évoque pas l'image d'un char de guerre en persan. En effet, l'ambiguïté autour de la Tour est déjà attestée dans le *Wizārišn ī Čatrang*, récit auquel nous avons déjà fait référence. Une lecture alternative d'une version de ce texte, un passage où le savant Wuzurgmihr identifie la fonction des diverses pièces sur l'échiquier, se détache de l'interprétation traditionnelle du mot *ruh* qui ne serait pas associé à un "char"<sup>77</sup> mais plutôt à un "flanc" ou "côté"<sup>78</sup>. La Tour reste pour sa part identifiée à un *mādayār* ("ministre")<sup>79</sup>, ceci en dépit du fait que cette pièce fut souvent représentée sous la forme d'un char sur les échiquiers du monde persan que nous connaissons, et cela même si à l'époque sassanide les chars de combat ne jouaient plus un rôle stratégique au sein des armées<sup>80</sup>. En arrivant à l'Ouest, cette pièce acquit parfois la forme d'un guerrier à pied, comme dans l'ensemble très célèbre retrouvé sur l'île de Lewis, de facture scandinave, dans lequel les Tours sont représentées par des soldats armés d'épée et de bouclier<sup>81</sup>.

Le mot *ruh* (*ruhḥ* en arabe) recouvre un nombre considérable de significations en persan, dont celle de "héros" ou de "chevalier errant", ou encore d'oiseau mythologique gigantesque comme celui cité dans le Livre de Marco Polo<sup>82</sup> et repris par Fr. Gaspar de São Bernardino dans

<sup>77</sup> Voir par exemple Brunner 1978, 49 et 50.

<sup>78</sup> Cf. Steingass 1892, 571.

<sup>79</sup> Panaino 2005, 132; Daryae 2002, 287.

<sup>80</sup> Panaino 2005, 135-136. En fait, face à la supériorité en termes de mobilité et de vitesse de la cavalerie aryenne, où chaque homme tirait des flèches tout en chevauchant, le binôme conducteur-archer se déplaçant dans un char de guerre caractéristique des armées perses devint obsolète, et cela à partir du VIII<sup>e</sup> siècle A.C. Après avoir dominé la technique du combat à cheval, les Assyriens purent ainsi faire face aux hordes de cavaliers originaires des steppes eurasiatiques. Mais quelques siècles plus tard, les Achéménides utilisèrent des chars à faux, aux effets toutefois plus psychologiques que réels car ils ne produisirent pas les résultats escomptés face aux armées d'Alexandre le Grand. Depuis cette époque, on n'utilisa plus de chars de guerre en Perse (Farrokh 2007, 27-28; Nefiodkin 2004, 369-378).

<sup>81</sup> Robinson 2004, 26-27. Certaines de ces pièces exposées au British Museum et au National Museum of Scotland évoquent des soldats en train de mordre leur bouclier pour faire ainsi référence à un état de violente fureur (*Berserksgangr*) dont certains guerriers auraient été saisis lors du combat et tel que l'immortalise le *Heimskringla* du chroniqueur islandais Snorri Sturluson.

<sup>82</sup> Pour un développement académique au sujet de l'oiseau *Ruh*, qui est abondamment cité dans la littérature de voyage arabe médiévale et en particulier dans les *Mille et Une Nuits*, voir surtout Yule 1993, 415-421.

son *Itinerário*<sup>83</sup>. Pour aussi extraordinaire qu'elle puisse paraître, l'association de la pièce *ruh* à l'oiseau Ruc n'est étymologiquement pas sans fondement<sup>84</sup>, et même une figure d'échecs datée des IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles trouvée lors de fouilles à Ferghana (Ouzbékistan oriental), représente cette pièce comme un grand rapace en train de manger un oiseau d'eau.<sup>85</sup> Par ailleurs, cette occurrence en particulier suggère à Linder l'idée que les pays méridionaux de l'Asie Centrale furent la région où le *čatrang* prit forme, la version originelle indienne constituant probablement un jeu distinct des échecs. Selon lui, l'oiseau Ruc qui y était employé pour désigner la pièce *ruh* symbolisait l'esprit protecteur des guerriers<sup>86</sup>. Navire, char de guerre, oiseau fantastique, guerrier, chameau, forteresse, les successives incarnations figuratives de la Tour ont de quoi faire tourner la tête!<sup>87</sup>

Selon la linguistique, le passage de *ruh* à Tour se fait par le biais d'une association phonétique entre le mot persan/arabe avec l'italien *roccha* qui signifie à la fois "rocher" et "fortification sur le haut d'une montagne"<sup>88</sup>. Ce terme, et la nouvelle pièce en forme de tour le représentant, migra alors de la péninsule Italique vers les autres pays européens. En français, on le retrouve encore dans l'expression qui désigne le mouvement combiné que le Roi exécute de deux cases vers sa droite ou vers sa gauche, changeant de place avec sa Tour qui lui passe par-dessus. Il s'agit du "roque", coup échiquéen attesté dans cette forme par Ruy López en 1561 mais qui ne s'est généralisé qu'au XVII<sup>e</sup> siècle<sup>89</sup>. Ainsi, le mot portugais *roque* ne serait pas un emprunt direct de l'arabe mais relèverait tout simplement d'une importation d'une langue romane, probablement de l'ancien français *roc*<sup>90</sup>.

---

<sup>83</sup> Gaspar de São Bernardino 1611, chap. 2, 11<sup>r</sup>.

<sup>84</sup> Defrémery 1862, 95-96; Dozy et Engelmann 1869, 335. Cf. Rosenthal 1997, 366.

<sup>85</sup> Linder 1994, 66.

<sup>86</sup> Linder 1994, 18.

<sup>87</sup> Sur les différentes acceptions du terme *ruh*, voir Kruk 2001.

<sup>88</sup> Pianigiani 1907, 1162; Murray 1913, 792-793; MacDonell 1898, 135-136.

<sup>89</sup> Hooper & Whyld 1984, 59.

<sup>90</sup> Machado, 1958, 219. Cf. pour le cas espagnol Corominas & Pascual 1991, 73.

Un autre nom important de l'historiographie portugaise en Orient, le botaniste Garcia da Orta, énumère le nom des pièces des échecs selon la langue «des Maures» dans ses *Colóquios dos simples e das drogas*. La liste qu'il établit est très intéressante, dans la mesure où la désignation d'une partie des pièces correspond à leurs noms arabopersans – *xá* (le Roi), *goazir* (la Dame, de *wazīr*, “vizir”), *fil* (le Fou, qui désigne dans sa version orientale un éléphant), *piada* (le Pion) – mais les identifications du Cavalier – *guora* – et de la Tour – *roch há* – semblent échapper à la norme<sup>91</sup>. De fait, il s'agit de noms hindustānīs puisqu'Orta a probablement à l'esprit un échiquier moghol, du moins partiellement comparable avec une des versions de la liste que dresse Murray sur la nomenclature des échecs en Inde. De ce point de vue, *roch há* correspond plutôt à *hāthī* qui veut dire “éléphant”, et non “tigre” comme l'indique Orta<sup>92</sup>.

João de Barros ne fut pas le seul écrivain portugais de l'époque moderne à s'intéresser à l'histoire de l'origine des échecs. Le voyageur Pedro Teixeira reconnu, dès le début, avoir consulté l'ouvrage de Mīrḥwānd pour écrire ses *Relaciones*, mais il semble qu'il l'ait utilisé de manière assez ponctuelle, complétant différentes informations de l'œuvre par un grand nombre de renseignements issus de sa propre connaissance de l'histoire de Perse antique et récente<sup>93</sup>. Cela dit, grâce à la lecture de la chronique persane, le texte de Teixeira reste une des sources occidentales les mieux renseignées sur le monde musulman asiatique de son époque. Si l'on excepte les *Relaciones* de Don Juan de Persia – lui-même auteur d'origine persane, ce qui change considérablement l'enjeu –, nul autre ouvrage du début du xvii<sup>e</sup> siècle ne s'est employé à traduire systématiquement des récits persans dans une langue européenne. Dans le chapitre de ses *Relaciones* consacré à la vie et au règne de Ḥusraw Nūšīrwān, Teixeira, à l'exemple de Barros, expose un bref récit de l'origine des échecs. Contrairement à l'auteur des *Décadas da Ásia*, et suivant de plus près la leçon de Mīrḥwānd,

<sup>91</sup> Orta 1891, I, 125.

<sup>92</sup> Murray 1913, 79. Cf. Platts 1884, 1215. Pour *gorā*, “cheval”, cf. *ib.*, 938.

<sup>93</sup> Silvestre de Sacy 1793, vj.

Teixeira n'hésite pas à attribuer aux Indiens la création du jeu, tout en insistant sur la contribution décisive des Perses dans son développement.

«En tiêpo deste Rey [Nūšīrwān] se traxeron dende la India à la Persia dos libros de Philosophia muy celebres, llamados Kelilah el vno, y el otro Wademaná<sup>94</sup>, y el iuego del Axadres, que los Indios embiaron à los Parsios figurandole en el la inconstancia y mutabilidad de las cosas de la vida y continua guerra della: y como conuenia, biuiendo todo en contienda, gouernarse cada qual con prudencia y saber: [...] y aunque se quan varios autores y principios se dan al Axadres: yo no me tuuiera por atreuido en dezir, que alla se inuentó. Y de mas de otras razones que me mueben es vna, ver que en qualquiera parte que este juego se uze, retiene los mismos nombres de las piessas, o con poca corrupcion cõ que los Parsios las llaman.»<sup>95</sup>

Pour soutenir cette dernière affirmation, Teixeira poursuit son récit sur les désignations des différentes pièces en persan. Toutefois, sans remettre en cause le pays d'origine des échecs, il cherche à expliquer la thèse d'une invention babylonienne en se servant d'un raisonnement d'ordre géo-historique.

«Y huiendo quien diga, que el Axadres, que los Parsios dizen Xatrank, quasi iuego o entretenimiento del Rey<sup>96</sup>, fue inuentado en Babilonia, es muy conforme à razon, que de los Parsios nos vino

---

<sup>94</sup> Ne connaissant pas l'ouvrage en question, Teixeira sépare tout à fait logiquement les deux noms figurant dans le titre de *Kalīla wa Dimna*, comme s'il s'agissait de deux livres différents. Curieusement, il ne s'interroge pas sur le rôle de la conjonction *wa* ("et").

<sup>95</sup> Teixeira 1610, liv. I, chap. 35, 189-190. La traduction française publiée en 1680 n'est en vérité qu'une adaptation du texte originel de Teixeira dont elle ne retient qu'une petite partie concernant le passage sur l'invention des échecs: «Du regne de ce Prince, les Indiens envoyerent aux Persans le jeu des Echets, pour leur représenter l'inconstance des choses humaines, & pour leu faire connoistre avec quelle prudence il se faloit conduire» (Teixeira 1681, 164).

<sup>96</sup> Puisqu'il ignore le fait que *çatranġ/šatranġ* dérive du sanskrit *caturaṅga*, Teixeira s'efforce de trouver une explication étymologique approximative.

por a aca, hauiendo sido Babilonia muchas vezes, y por mucho tiempo sujeta à la Persia, y tan vezina della.»<sup>97</sup>

Malgré le caractère pionnier des écrits de João de Barros et de Pedro Teixeira, l'histoire de l'origine des échecs en Occident restera longtemps dominée par le récit mythique développé par Jacques de Cessoles. João de Barros semble pleinement conscient de l'intérêt de son propre texte puisque, comme nous l'avons déjà signalé, il voulait compléter ce qu'avait écrit à ce sujet Polydore Vergil. D'ailleurs, dans son analyse sur la signification des pièces d'échecs, il semble en partie redevable à la thèse du moine dominicain. Mais même si les deux premières *Décadas* furent en 1562 l'objet d'une traduction en italien<sup>98</sup>, il semble probable que cet ouvrage demeura inaccessible à tous ceux qui ne nourrissaient pas de curiosité pour l'historiographie de l'expansion portugaise en Inde. Il ne faut donc pas s'étonner que même certains traités échiquiens plus développés à l'époque fassent encore la part belle aux légendes médiévales. Pietro Carrera, dans *Il Gioco degli Scacchi*, tranche, après une présentation de plusieurs traditions connues, en faveur de l'argument selon lequel les échecs avaient été créés par Palamedes<sup>99</sup>, tandis que Ruy López et Alessandro Salvio favorisent sans hésitations la thèse répandue par Cessoles<sup>100</sup>.

En effet, l'ouvrage de Teixeira ne passa pas inaperçu auprès de quelques érudits européens du XVII<sup>e</sup> siècle, tel un Petrus Scriverius<sup>101</sup>, un Samuel Bochart<sup>102</sup>, ou encore un Jean-François Sarasin<sup>103</sup> qui ont consulté ses *Relaciones* et les ont citées dans leurs écrits. En 1650, le

<sup>97</sup> Teixeira 1610, liv. I, chap. 35, 190.

<sup>98</sup> Barros 1562. Pour la partie de la *Década II* concernant l'origine des échecs voir fols. 87<sup>v</sup>-89<sup>r</sup>.

<sup>99</sup> Carrera 1617, 31. Cf. Eales 1985, 14.

<sup>100</sup> López de Sigura 1561, 6<sup>v</sup> et ss.; Salvio 1634, 1-27.

<sup>101</sup> Scriverius cité par Souter 1625, 28-29. Cet auteur associe malencontreusement la figure d'Avicenne au règne de Ḥusraw Nūšīrwān, alors que le célèbre médecin persan ne vécut qu'aux X<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles. Ceci résulte peut-être d'une mauvaise compréhension d'une partie du même chapitre des *Relaciones* de Teixeira où il est question de la biographie du célèbre médecin. Cette erreur chronologique sera reprise *ipsis verbis* par Raphaël Bluteau, même si ce grammairien n'indique pas la source précise de ses renseignements (Bluteau 1721, 609-610).

<sup>102</sup> Bochart 1646, 129-130.

<sup>103</sup> Sarasin 1926, 85-88.

grammairien Gilles Ménage dans ses *Origines de la langue française* compilait de manière exhaustive les informations récupérées chez ces derniers auteurs<sup>104</sup>, et personne dorénavant ne pouvait remettre en cause le rôle de Teixeira dans la divulgation d'une thèse indienne solidement ancrée dans la tradition persane par le biais de Mīrḥwānd. Pourtant, ce n'est qu'avec Thomas Hyde et son *De ludis orientalibus* (1694), le premier ouvrage scientifiquement fondé sur l'histoire des échecs, que le public européen connaîtra définitivement les racines indiennes du jeu. La quantité de sources consultées par Hyde est impressionnante, tout comme son argumentaire scientifique pour critiquer la bibliographie et trancher sur les différents positionnements; mais l'absence de mention à Teixeira dans un ouvrage si documenté peut susciter bien des questionnements. La situation devient encore plus intrigante lorsque l'érudit anglais cite le livre de Souter (qui avait puisé ses renseignements sur Teixeira dans un manuscrit de Scriverius) au début du chapitre consacré à l'histoire des échecs ainsi que l'opuscule de Sarasin dans sa liste d'autorités consultées à la fin de l'ouvrage.

Naturellement, l'histoire des échecs a beaucoup évolué depuis la fin du xvii<sup>e</sup> siècle. La publication du livre monumental de Murray en 1913 a marqué durablement la discipline, et reste encore aujourd'hui, à beaucoup d'égards, l'ouvrage fondamental pour mieux comprendre l'évolution des échecs. Mais l'Inde n'est plus indiscutablement considérée comme le foyer d'origine de ce jeu. Alors que certains cherchent à attribuer une racine chinoise aux échecs<sup>105</sup>, les recherches les plus récentes ont démontré que le *caturañga* n'est qu'une version ancestrale des échecs modernes et que pour trouver les premières preuves physiques du jeu, il faut regarder ailleurs, notamment en Asie Centrale<sup>106</sup>. Plus important encore, la vision consistant à identifier un lieu de naissance à un jeu, comme si l'on se référait à l'obtention d'un certificat officiel, n'est plus d'actualité. Les échecs n'ont jamais cessé

---

<sup>104</sup> Ménage 1650, 285.

<sup>105</sup> Li 1998.

<sup>106</sup> Linder 1994, 17; Cazaux 2009, 90.

d'évoluer jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, et il semble de nos jours plus censé de regarder ce jeu à la lumière des différentes évolutions théoriques.

Quant aux écrits de Barros et Teixeira, même s'ils ne connurent pas une grande divulgation dans le microcosme échiquéen des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, ils demeurent les exemples flagrants d'une des caractéristiques fondamentales de la production culturelle issue de la présence portugaise en Orient<sup>107</sup>. Après être entrés en contact avec tout un patrimoine littéraire et artistique jusqu'alors inconnu en Occident, les Portugais ont su extraire des renseignements inédits sur l'histoire de l'Asie antique et médiévale et n'ont pas hésité à les comparer avec les traditions européennes à l'égard de la même thématique. Par ailleurs, Barros et Teixeira, dont nous venons d'analyser les textes, considéraient les renseignements obtenus auprès des sources persanes comme plus valides, et le fait de citer le nom du chroniqueur dont ils reprenaient les faits leur conférait un certain degré de légitimité scientifique.

## Références bibliographiques

ALVI, Sajida Sultana (ed). 1989. *The Art fo Governance: An Indo-Islamic Mirror for Princes: Maw'izah-i Jahāngīrī of Muḥammad Bāqir Najm-i Sānī*. Albany, NY: State University of New York Press.

BADEL, Pierre-Yves. 1990. "Antécédents médiévaux des livres d'emblèmes" *Revue de littérature comparée* 64 (4): 605-624

BARBOSA, Duarte. 1989. *Livro do que viu e ouvio no Oriente*. Lisbonne: Alfa.

BARROS, João de. 1540a. *Dialogos de preceitos moráes cõ prática delles, em módo de iogo*. Lisbonne: Luís Rodrigues.

— 1540b. *Grammatica da lingua Portuguesa*. Lisbonne: Luís Rodrigues.

---

<sup>107</sup> Resende 2011.

- 1553. *Segunda decada da Asia de Joã de Barros dos feitos que os Portugueses fizram no descobrimento & cõquista dos mares & terras do oriente*. Lisboa: Germão Galharde.
- 1562. *L'Asia del S. Giovanni di Barros, Consigliero del Christianissimo Re di Portugallo: de' fatti de' Portoghesi nello scoprimento, & conquista de' Mari & Terre di Oriente*. Trad. Alfonso Ulloa. Venise: Appresso Vincenzo Valgrisio.
- *Ropica Pnefma*. Ed. et annot. I. S. Révah. 2 vols. Lisbonne: Instituto Nacional de Investigação Científica.
- BLUTEAU, Raphaël. 1721. *Vocabulario Portuguez & Latino*. Vol. VIII. Lisbonne: Pascoal da Sylva.
- BOCHART, Samuel. 1646. *Geographiae Sacrae Pars Prior, Phaleg*. Caen: Typis Petri Cardonelli.
- BOUVAT, Lucien. 1927. *L'Empire mongol (2ème phase)*. Paris: E. de Boccard.
- BOUZY, Christian. 1993. “L’emblème ou le proverbe par l’image au Siècle d’Or”. *Paremia* 2:125-134.
- BRAGA, Teófilo. 1895. *Historia da Universidade de Coimbra nas suas relações com a instrução publica portugueza*. Vol. II. Lisbonne: Typographia da Academia Real das Sciencias.
- BROWNE, Edward G. 1928. *A Literary History of Persia*. Vol. III *The Tartar Dominion (1265-1502)*. Oxford: Oxford University Press.
- BRUNNER, Christopher J. 1978. “The Middle Persian Explanation of Chess and Invention of Backgammon”. *Journal of the Ancient Near Eastern Society of Columbia University* 10: 43-51.
- BUESCU, Ana Isabel. 1996. *Imagens do Príncipe: Discurso normativo e representação (1525-49)*. Lisbonne: Cosmos.

- CANEPA, Matthew P. 2009. *The Two Eyes of the Earth: Art and Ritual of Kingship between Rome and Sassanian Iran*. Berkeley, CA: University of California Press.
- CARRERA, Pietro. 1617. *Il Gioco degli Scacchi*. Militello: Giovanni de' Rossi da Trento.
- CASTIGLIONE, Baldassare. 1585. *Le Parfait Courtisan*. Trad. Gabriel Chappuis. Paris: Nicolas Bonfons.
- CAZAUX, Jean-Louis. 2009. *Petite histoire des échecs*. Paris: Éditions Pôle.
- CERVANTES, Miguel de. 2008. *Don Quijote de la Mancha*. Ed. Francisco Rico. [Madrid]: Punto de lectura.
- CESSOLES, Jacques de. 1995. *Le livre du jeu d'échecs*. Trad. et prés. Jean-Michel Mehl. Paris: Stock.
- 1999. *Le jeu des Eschaz moralisé: Traduction de Jean Ferron (1347)*. Paris: Honoré Champion.
- CHICCO, Adriano; ROSINO, Antonio. 1990. *Storia degli Scacchi in Italia: dagli origini ai giorni nostri*. Venise: Marsilio Editori.
- CHRISTENSEN, Arthur. 1930. "La légende du sage Buzurjmihir". *Acta Orientalia* 8: 81-128.
- 1944. *L'Iran sous les Sassanides*. 2<sup>e</sup> éd. rev. et augm. Copenhague: Ejnar Munksgaard.
- CONTADINI, Anna. 1995. "Islamic Ivory Chess Pieces, Draughtsmen and Dice", in James Allan (ed.), *Islamic Art in the Ashmolean Museum*. Vol. I. Oxford: Oxford University Press, 111-154.
- COROMINAS, Joan & José A. Pascual. 1991. *Diccionario Critico Etimologico Castellano*. Vol. V. Madrid: Gredos.

- CORROZET, Gilles. 1540. *Hécatomgraphie*. Paris: Denys Janot.
- CORY, L. P. 1828. *The Ancient Fragments; containing what remains of the writings of Sanchoniatho, Berossus, Abydenus, Megasthenes, and Manetho*. Londres: William Pickering.
- COUTO, Diogo do. 1786. *Da Asia... Decada Nona*. Lisbonne: Regia Officina Typographica.
- COVARRUBIAS OROZCO, Don Sebastián de. 1610. *Emblemas Morales*. Madrid: Luis Sanchez,
- CROFT, Pauline. 2003. *King James*. Basingstoke: Palgrave Macmillan.
- CULL, John T. 1992. "Death as the Great Equalizer in Emblems and in *Don Quixote*". *Hispania* 75 (1): 10-19.
- DALGADO, Sebastião Rodolfo. 1921. *Glossário Luso-Asiático*. Vol. II. Lisbonne: Academia das Ciências de Lisboa.
- DARYAEE, Touraj. 2002. "Mind, Body, and the Cosmos: Chess and Backgammon in Ancient Persia". *Iranian Studies* 35 (4): 281-312.
- 2009. *Sasanian Persia: The Rise and Fall of an Empire*. Londres: Tauris.
- 2010. *On the Explanation of Chess and Backgammon: Abar Wīzārīšn ī Čatrang ud Nishišn ī Nēw-Ardaxšīr*. Beverly Hills: Afshar Publishing.
- DEFRÉMERY, Charles. 1862. "Compte-rendu de *Glossaire des mots espagnols et portugais dérivés de l'arabe* de W. H. Engelmann, 1861 [1<sup>ère</sup> éd.]" *Journal Asiatique* 5<sup>es</sup>. 19: 82-96.
- DOUKAS. 1975. *Decline and Fall of Byzantium to the Ottoman Turks*. Trad. et annot. Harry J. Magoulias. Detroit: Wayne State University Press.
- DOZY, R.; ENGELMANN, W. H. 1869. *Glossaire des mots espagnols et portugais dérivés de l'arabe*. 2<sup>nde</sup> éd. rev. et augm. Leyde: Brill.

- EALLES, Richard. 1985. *Chess: The History of a Game*. Londres: Batsford.
- ELYOT, Sir Thomas. 1531. *The boke named the Governour*. Londres: Thomas Berthelet.
- FARIA, Francisco Leite de. 1977. *Estudos Bibliográficos sobre Damião de Góis e a sua época*. Lisbonne: Secretaria de Estado da Cultura.
- FARROKH, Kaveh. 2007. *Shadows in the Desert: Ancient Persia at War*. Préf. Richard N. Frye. Oxford: Osprey.
- FORBES, Duncan. 1860. *History of Chess, From the Times of the Early Invention of the Game in India, Till the Period of Its Establishment in Western and Central Europe*. Londres: W. H. Allen & Co.
- FOUCHÉCOUR, Charles-Henri de. 2009. *Le Sage et le Prince en Iran médiéval: Les testes persans de morale et politique (IX<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle)*. Paris: L'Harmattan.
- FREIRE, Anselmo Braamcamp. 1904. "Inventario da Guarda-Roupa de D. .Manuel". *Arquivo Historico Portuguez* 2: 381-415.
- FRÓIS, Luís. 1942. *La Première ambassade du Japon en Europe, 1582-1592. Première partie: Le traité du père Frois (Texte portugais)*. Ed. et annot. J. A. Abranches Pinto, Yoshitomo Okamoto, Henri Bernard. Tokyo: Sophia University.
- FRYE, Richard N. 1983a. *The History of Ancient Iran*. Munich: Beck.
- 1983b. "The Political History of Iran under the Sasanians", in Ehsan Yarshater (ed.), *The Cambridge History of Iran*. Vol. 3 (1): *The Seleucid, Parthian and Sasanian Periods*. Cambridge: Cambridge University Press, 116-180.
- GARZÓN, José A. 2001. *En Pos del Incunable Perdido. Francesch Vicent: Llibre dels jochs partitis dels schachs, Valencia, 1495*. Valence: Biblioteca Valenciana, Generalitat Valenciana.

- GASPAR DE SÃO BERNARDINO. 1611. *Itinerario da India por terra ate este reino de Portugal*. Lisbonne: Vicente Álvares.
- GAY, Jean. 1864. *Bibliographie anecdotique du jeu des échecs*. Paris: Chez Jules Gay.
- GUNTER, Ann C. 1991. "Art from Wisdom: The Invention of Chess and Backgammon". *Asian Art* 4 (2): 7-21.
- HERBELOT, Barthélemy d'. 1697. *Bibliothèque orientale, ou Dictionnaire Universel*. Paris: Compagnie des Libraires.
- HOOPER, David & WHYLD, Kenneth. 1984. *The Oxford Companion to Chess*. Oxford: Oxford University Press.
- HYDE, Thomas. 1694. *De ludis orientalibus libri duo*. Oxford: E Theatro Sheldoniano [rééd. Thomas Hyde. 1767. *Syntagma Dissertationum*. Ed. Gregory Sharpe. Vol. II. Oxford: Clarendon Press].
- IBN 'ARABŠĀH. 1936. *Tamerlane or Timur the Great Amir*. Trad. J. H. Sanders. Londres: Luzac and Co.
- JACQUER I<sup>er</sup> d'ANGLETERRE. 1599. *Βασιλικον Δωρον [Basilikon Doron]*. Edimbourg: Robert Waldegrave, 1599.
- 1603. *Βασιλικον Δωρον [Basilikon Doron]: ou Present royal de Iaques Premier Roy d'Angleterre, Escoce & Irlande*. Lyon: [s.n.].
- JOÃO I<sup>er</sup> du PORTUGAL. 1918. *Livro da Montaria*. Ed. Francisco Maria Esteves Pereira. Coïmbre: Imprensa da Universidade.
- KĀY KĀY' ŪS b. ISKANDAR b. QĀBŪS, 'UNṢUR al-MA'ĀLĪ. 1886. *Le Cabous namè, ou Livre de Cabous*. Trad. A. Querry. Paris: Ernest Leroux.
- KRUK, Remke. 2001. "Of Rukhs and Rooks, Camels and Castles" *Oriens* 36: 288-298.

- LA PERRIÈRE, Guillaume de. 1539. *Le Theatre des Bons Engins*. Paris: Denys Janot.
- LAMBTON, A. K. S. 1980. “Islamic Mirror for Princes”, *Theory and Practice in Medieval Persian Government*. Londres: Variorum, VI [article originalemment paru in *La Persia nel medioevo: Atti del Convegno internazionale, Rome, 1970*. Rome: Accademia Nazionale dei Lincei, 1971, 419-442].
- LAVANHA, João Baptista. 1736. “Relaçã do naufragio da nao S. Alberto, no Penedo das Fontes, no anno de 1593”, in Bernardo Gomes de Brito, *Historia Tragico-Maritima*. Vol. II. Lisbonne: Officina da Congregação do Oratorio.
- LÉVI-PROVENÇAL, E. 1953. *Histoire de l’Espagne musulmane*. Vol. III. *Le Siècle du califat de Cordoue*. Paris: G.-P. Maisonneuve.
- LI, David H. 1998. *The Genealogy of Chess*. Bethesda, MA: Premier Publishing.
- LINDER, I. M. 1994. *The Art of Chess Pieces*. Moscou: “H. G. S.” Publishers.
- LOBO, Francisco Rodrigues. 1619. *Corte na Aldea, e Noites de Inverno*. Lisbonne: Pedro Craesbeeck.
- LÓPEZ DE SIGURA, Ruy. 1561. *Libro de la invencion liberal y arte del juego del Axedrez*. Alacalá de Henares: Andres de Angulo.
- MACDONNEL, A. A. 1898. “The Origin and Early History of Chess”. *Journal of the Royal Asiatic Society*: 117-141.
- MACHADO, José Pedro. 1958. *Influência arábica no vocabulário português*. Vol. II. Lisbonne: Álvaro Pinto (“Revista de Portugal”).
- MARKL, Dagoberto. 1996. “O Xadrez e os Descobrimentos: O tempo de João de Barros, 1496-1570”. *Oceanos* 27: 92-98.

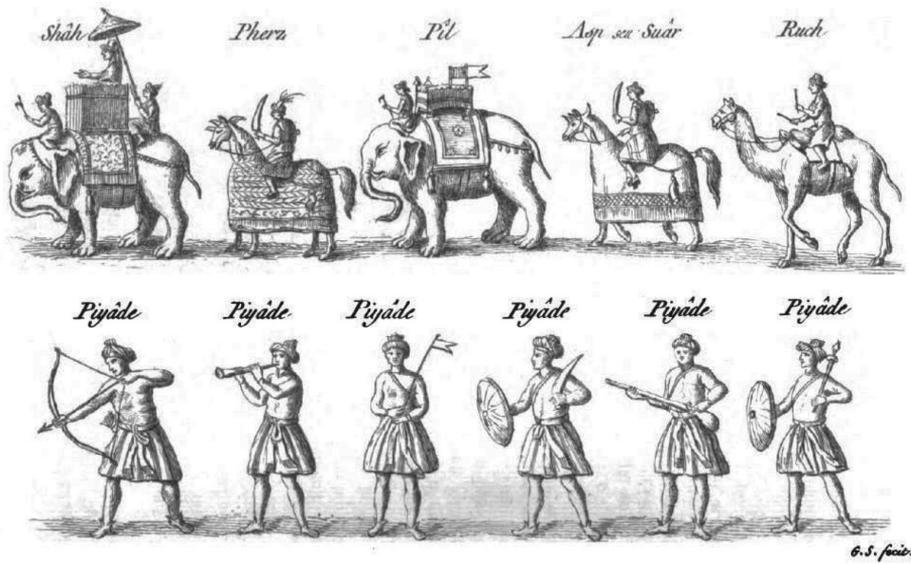
- MAṢ'ŪDĪ. 1864. *Les Prairies d'Or*. Ed. et trad. C. Barbier de Meynard & Pavet de Courteille. Vol. II. Paris: Imprimerie Impériale.
- MEHL, Jean-Michel. 1990. *Les jeux au royaume de France, du XIII<sup>e</sup> au début du XVI<sup>e</sup> siècle*. Paris: Fayard.
- MÉNAGE, Gilles. 1650. *Les origines de la langue françoise*. Paris: Chez Augustin Courbé.
- MIDDLETON, Thomas. 2007. *The Collected Works*. Ed. Gary Taylor & John Lavagnino. Oxford: Clarendon Press.
- MIRANDA, Francisco de Sá de. 1677. *Obras*. Lisbonne: Antonio Leite, 1677.
- MĪRḤĀND. 1892. *The Rauzat-us-safa; or, the Garden of Purity*. Trad. E. Rehatsek, ed. F. F. Arbuthnot. I<sup>ère</sup> partie, vol. II. Londres: Royal Asiatic Society.
- MONSERRATE, Antonio. 1922. *The Commentary of Father Monserrate, S.J. on his journey to the court of Akbar*. Trad. J. S. Hoyland et annot. S. N. Banerjee. Londres: Humphrey Milford/Oxford University Press.
- MONTAIGNE, Michel. 1595. *Les Essais*. Paris: Chez Abel Langelier.
- MURRAY, H. J. R. 1913. *A History of Chess*. Oxford: Clarendon Press.
- MUSSER GOLLADAY, Sonja. 2007. “*Los Libros de Acedrex Dados e Tablas: Historical, Artistic and Metaphysical Dimensions of Alfonso’s Book of Games*”. Thèse de doctorat présentée à l’Université de l’Arizona.
- NEFIODKIN, Alexander K. 2004. “On the Origin of the Scythed Chariots”. *Historia: Zeitschrift für Alte Geschichte* 53 (3): 369-378.
- NICOT, Jean. 1606. *Thresor de la langue françoise, tant ancienne que moderne*. Paris: Chez David Douceur.

- O'CALLAGHAN, Michelle. 2009. *Thomas Middleton, Renaissance Dramatist*. Edimbourg: Edinburgh University Press.
- ORTA, Garcia da. 1891. *Coloquios dos simples e drogas da India*. Ed. Conde de Ficalho. 2 vols. Lisbonne: Imprensa Nacional.
- PANAINO, Antonio. 2005. "The Rook and the Queen: Some Lexicographic Remarks about the Sasanian Chess Pieces", in Dieter Weber (ed.), *Languages of Iran: Past and Present. Iranian Studies in memoriam David Neil MacKenzie*. Wiesbaden: Harrassowitz, 129-140.
- PASTOUREAU, Michel. 1990. *L'échiquier de Charlemagne: un jeu pour ne pas jouer*. Paris: Adam Biro.
- PEREIRA, Gabriel. 1888. "O Archivo da Santa Casa da Misericórdia d'Evora". *Estudos Eborenses: Historia, Arte, Archeologia*. Évora: Minerva Eborense.
- PERKINS, Nicholas. 2001. *Hoccleve's regiment of Princes. Counsel and Constraint*. Cambridge: D. S. Brewer.
- PIANIGIANI, Ottorino. 1907. *Vocabolario Etimologico della Lingua Italiana*. Vol. II. Rome/Milan: Società Editrice Dante Alighieri di Albrighi, Segati.
- PINTO, Fr. Heitor. 1563. *Imagem da Vida Christam. Ordenada per dialogos como membros de sua composiçam*. Coïmbre: João de Barreira.
- 1603. *L'image de la vie chrestienne, Contenant amplemēt tout ce qui concerne la vraye Philosophie, Religion, Iustice, Tribulation, vie Solitaire, & memoire de la mort entre les Chrestiens*. Trad. Guillaume de Cursol. Paris: Chez Jean Coquerel.
- PLATTS, John T. 1884. *A Dictionary of Urdu, classical Hindi, and English*. Londres: W. H. Allen & Co.
- RESENDE, Garcia de. 1994. "Vida e feitos d'el-Rey Dom João Segundo". *Livro das Obras de Garcia de Resende*. Ed. Evelina Verdelho. Lisbonne: Fundação Calouste Gulbenkian.

- RESENDE, Vasco. 2011. “L’Orient islamique dans la culture portugaise de l’époque moderne, du voyage de Vasco de Gama à la chute d’ormuz (1498-1622)”. Thèse de doctorat présentée à l’École Pratique des Hautes Études (Paris).
- ROBINSON, James. 2004. *The Lewis Chessmen*. Londres: The British Museum Press.
- ROGERS, Robert William. 1901. *A History of Babylonia and Assyria*. 2<sup>e</sup> éd. Vol. II. New York: Eaton & Mains.
- ROSENTHAL, Franz. 1975. *Gambling in Islam*. Leyde: Brill.
- 1997. “Shatrandj”. *Encyclopaedia of Islam*. Vol. IX. Leyde: Brill, 366-368.
- SALVIO, Alessandro. 1634. *Il Puttino: Altramente detto, il Cavaliero Errante*. Naples: Nella Stampa di Giovanni Domenico Montanaro.
- SARAIVA, José Hermano (ed.). 1978. *Ditos portugueses dignos de memória: História íntima do século XVI*. Mem-Martins: Europa-América.
- SARASIN, Jean-François. 1926. “Opinions du nom et du jeu des échecs”. *Oeuvres*. Vol. II, *Oeuvres en prose*. Ed. Paul Festugière. Paris: Honoré-Champion, 75-89.
- SELA, Ron. 2011. *The Legendary Biographies of Tamerlane: Islam and Heroic Apochrypha in Central Asia*. New York: Cambridge University Press.
- SHAKED, S. 2001. “Andarz i. Andarz and Andarz Literature in Pre-Islamic Iran” *Encyclopaedia Iranica*. Online Edition, updated 03.VIII.2011 [publ. originale 1985] <http://www.iranicaonline.org/articles/andarz-precept-instruction-advice>
- SHENK, David. 2007. *The Immortal Game: A History of Chess*. New York: Anchor Books.

- SILVA, António de Morais. 1789. *Diccionario da lingua portugueza*. Vol. II. Lisbonne: Simão Thaddeo Ferreira.
- SILVESTRE DE SACY, A. I. 1793. *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse, et sur les médailles des rois de la dynastie des Sassanides ; suivis de l'Histoire de cette Dynastie, traduite du Persan de Mirkhond*. Paris: Imprimerie Nationale.
- SOUTER, Daniel. 1625. *Palamedes; Sive, De tabula lusoria, alea, et variis ludis, Libri Tres*. Leyde: Officina Elzeviriana [publ. conjointement avec Johannes Meursius, *Graecia Ludibunda; sive, De ludis graecorum, Liber Singularis*].
- STEINGASS, Francis Joseph. 1892. *A Comprehensive Persian-English Dictionary, including the Arabic words and phrases to be met with in Persian Literature*. Londres: Routledge & Kegan Paul.
- TEIXEIRA, Pedro. 1610. *Relaciones de Pedro Teixeira, d'el origen descendia y succession de los reyes de Persia, y de Harmuz, y de un viage hecho por el mismo autor dende la India Oriental hasta Italia por tierra*. Anvers: Hieronymo Verdussen.
- 1681. *Voyages de Texeira [Sic], ou l'Histoire des rois de Perse*. Vol. I. Paris: C. Barbin.
- THORNDYKE, Lynn. 1931. "All the World's a Chess-Board". *Speculum* 6 (3): 461-465.
- UTAS, Bo. 2001. "Chess i. The History of Chess in Persia", in *Encyclopaedia Iranica*. Online edition, updated 14.X.2011 [publ. originale 1991]  
<http://www.iranicaonline.org/articles/chess-a-board-game>
- VASCONCELLOS, Carolina Michaëlis de. 1865. *Poesias de Francisco de Sâ de Miranda: Edição sobre cinco manuscritos ineditos e todas as edições impressas*. Halle: Max Niemeyer.
- VERGIL, Polydore. 2002. *On Discovery*. Ed. et trad. Brian P. Copenhaver. Cambridge, MA: Harvard University Press.

- VITERBO, Sousa. 1903. “Jogos com mais frequencia e gosto usados nos paços régios de Portugal no seculo XVI”. *Boletim da Segunda Classe da Academia Real das Sciencias* 1: 67-69.
- WILKINSON, Charles K. (introd.). 1968. *Chess: East and West, Past and Present. A Selection from the Gustavus A. Pfeiffer Collection*. New York: Metropolitan Museum of Art.
- 1943a. “Chessmen and Chess”. *The Metropolitan Museum of Art Bulletin* n.s. 1 (9): 271-279.
- 1943b. “A Thirteenth-Century Morality”. *The Metropolitan Museum of Art Bulletin* n.s. 2 (1): 47-55.
- YAVARI, Negin. 2008. “Mirrors for Princes or a Hall of Mirrors? Niẓām al-mulk’s *Siyar al-mulūk* reconsidered”. *Al-Masaq: Islam and the Medieval Mediterranean* 20 (1): 47-69.
- YULE, Henry. 1993. *The Travels of Marco Polo: The Complete Yule-Cordier Edition*. 2 vols. New York: Dover.



Les pièces d'échecs indiennes de Thomas Hyde